

ge, sans meubles, puis dans une autre, également nue. Toutes les ouvertures de ces chambres abandonnées livraient passage sur un grand corridor. La comtesse Louise compta douze chambres ; elle allait, poussée par je ne sais quel mystérieux espoir. Toutes les chambres étaient également désertes.

Après la douzième il n'y avait plus rien, sinon le corridor. Par la fenêtre sans châssis la comtesse vit qu'elle avait fait le tour de la maison.

Elle songeait à descendre, découragée, lorsqu'il lui sembla entendre, un bruit léger tout à l'autre bout du corridor. Dans la nuit, une forme légère se dessina : une ombre d'enfant qui glissa et disparut.

— Lotte ! appela la comtesse Louise.

L'écho du long corridor répéta ce nom : Lotte !

Puis le silence revint plus sinistre.

Tout à coup, à l'étage supérieur, un peu régulier et lent comme le bruit produit par le balancier d'une horloge résonna sur les dalles du corridor.

La comtesse Louise écouta en retenant son souffle. Le bruit allait s'éloignant et s'affaiblissant.

Un homme venait de passer juste au dessus de sa tête.

La comtesse Louise s'élança et monta l'escalier sans rampes en courant. Au moment où elle atteignait le corridor supérieur, le bruit de pas avait cessé, mais elle vit encore au bout, tout au bout, cette forme indécise et blanche.

Elle appela pour la seconde fois :

— Lotte ! Lotte !

Même écho — et même silence.

La comtesse Louise entra successivement dans douze chambres vides et nues.

Comme elle sortait de la douzième, le pas d'homme, régulier et lent, passa au-dessus de sa tête. Elle monta de toute la vitesse de ses pauvres jambes fatiguées et tremblantes.

Personne dans le troisième corridor ! Personne dans les chambres. Seulement, comme elle sortait de la douzième, la petite ombre glissait dans le corridor, au bout, tout au bout.

— Lotte ! Lotte ! ma chère Lotte !

L'écho, — puis le silence.

Puis le bruit de pas, régulier et lent, mais cette fois à l'étage inférieur.

La comtesse Louise redescendit. C'était comme un de ces songes épuisant où la fièvre poursuit ce qu'elle n'atteint jamais.

Pendant des heures la comtesse Louise monta et redescendit, courant après l'impossible.

Elle se sentait brisée par l'épuisement, par la terreur ; le froid gagnait la moelle de ses os, mais elle allait toujours, parce qu'une voix disait au fond de son cœur le nom de son fils bien-aimé.

Les heures grises du matin entrèrent par les fenêtres grandes ouvertes de la cour. L'horloge de l'Hôtel Dieu tinta la troisième heure après minuit.

LVII. — LE RÉVEIL DU VICOMTE PAUL.

A ce moment Joli-Cœur frappait à la porte du vicomte Paul qui sautait hors de son lit, disant :

— Chut ! Pas de bruit ! Prenons garde d'éveiller ma mère !

Joli-Cœur avait un compagnon, hussard comme lui, des épées et des pistolets. En un clin d'œil, le

vicomte Paul fut habillé. Il monta avec ses témoins dans un fiacre qui l'attendait dans la rue.

En passant devant la chambre de sa mère, le vicomte Paul, l'œil humide et le cœur serré, s'était dit :

— Si elle allait rester seule !...

LVIII. — LA TROISIÈME HEURE.

Comme le troisième coup sonnait à l'horloge de l'Hôtel-Dieu, un bruit se fit dans la cour de la Maison de l'Écuyer. La comtesse Louise regarda par la fenêtre et vit un homme de haute taille qui ouvrait la porte sans serrure, après avoir traversé la cour.

Elle appela, mais sa voix fut couverte par le bruit de la porte qui retombait.

Ses genoux plierent sous elle. Deux bras la soutinrent et l'empêchèrent de s'affaïsser sur la froide dalle. Une belle jeune fille était là qui lui tendait son front.

— Lotte ! est-ce toi ? Combien tu as grandi ! murmura la comtesse Louise.

Puis, l'idée de son fils ne pouvant la quitter jamais :

— Aie pitié de moi ! ajouta-t-elle. Soutiens-moi ! courons ! Je veux lui dire ce que je sais. Je n'ai plus d'espoir qu'en lui. Paul va se battre...

Elle sentit le bras de la jeune fille tressaillir sous le sien.

— Venez, dit la jeune fille. Le père ne m'a pas défendu de le suivre.

— Sais-tu donc où doit avoir lieu le combat ?

— Le père sait tout répliqua Lotte. Il se rend en un lieu qui est derrière le cimetière Montparnasse.

— C'est là !...

— Venez !... Le père y sera avant nous.

LIX. — LE DUEL.

Pour le coup, Paris dormait. Les soldats du pouvoir sommeillaient au bivac ou dans les corps de garde, les soldats de l'insurrection reposaient derrière les baricades commencées. Les sentinelles seules gardaient leurs yeux ouverts.

La comtesse Louise, appuyée au bras de la belle jeune fille qui avait le visage de Lotte, prit à rebours le chemin qu'elle avait fait une fois déjà cette nuit. Le Petit-Pont fut traversé, la rue Saint-Jacques fut remontée, mais au lieu de se diriger vers la rue de l'Ouest, Louise de Savray et sa compagne prirent à gauche du Luxembourg, pour gagner les boulevards du sud.

Derrière le cimetière Montparnasse c'était alors une plaine vaste et poudreuse, où quelques usines commençaient à s'élever. Cette plaine avait l'aspect de laideur désolée particulier aux terrains qui ne sont déjà plus des champs et qui ne sont pas encore la ville.

A cinq cents pas du cimetière environ, il y avait un clos, fermé par un treillage de lattes tout neuf et qui contenait de la luzerne mal venue. Cela pouvait avoir un arpent et demi, et le propriétaire avait eu le soin d'écrire sur un poteau cette mention, qui est le superlatif des grotesqueries parisiennes : *Chasse réservée.*

C'était là que le vicomte Paul, assisté de ses